

Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ?

Christian Bachmann, Luc Basier

Abstract

VERLAN: SCHOOL SLANG OR KEUMS' LANGUAGE? What is the real meaning of the word verlan (syllabic inversion of l'envers) which has been popularized by the mass media ? The authors define and examine four distinct senses. They subsequently undertake a sociolinguistic description of a new social phenomenon : the emergence of a peculiar kind of street slang, spoken especially by young people in housing estates in the suburbs of Paris.

Résumé

LE VERLAN: ARGOT D'ÉCOLE OU LANGUE DES KEUMS? Que recouvre le terme de verlan, popularisé par les médias? Il a au moins quatre acceptions distinctes. Après les avoir définies et examinées, l'article amorce la description sociolinguistique d'un phénomène sociologique nouveau connu sous cette appellation: l'émergence d'un type particulier d'argot de rue parlé par les jeunes dans les grands ensembles de la banlieue parisienne.

Citer ce document / Cite this document :

Bachmann Christian, Basier Luc. Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ?. In: Mots, n°8, mars 1984. Numéro spécial. L'Autre, l'Etranger, présence et exclusion dans le discours. pp. 169-187;

doi : 10.3406/mots.1984.1145

http://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1984_num_8_1_1145

Document généré le 16/12/2016

CHRISTIAN BACHMANN
CENTRE D'INGÉNIERIE SOCIALE
UNIVERSITÉ DE PARIS XIII

LUC BASIER
URL «LEXICOLOGIE ET TEXTES POLITIQUES»
INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE (CNRS), ENS DE SAINT-CLOUD

Mots, 8, 1984

Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ?

« Argot tendre » ou « singulier idiome » ? En 1983, le verlan est au goût du jour. Les journalistes s'en amusent (« Le langage des jeunes, ce n'est pas trente mots. C'est au moins quarante »). Ou s'en indignent (« Depuis toujours, les jeunes se plaignent d'être incompris. On peut leur retourner le reproche de se montrer incompréhensibles »)¹. Ils chaussent les lunettes des mythologues, appellent les sociologues de la mode en renfort, et assimilent le verlan aux « formid » et « sensass » d'antan. Cet ultime avatar d'un phénomène baptisé une fois pour toute « argot jeune » fait l'éphémère conquête des médias. La publicité d'un slip branché montre un jeune homme érudit : « Spécialiste du verlan, il avait trouvé les Puscam persu ». Un zeste de paternalisme amusé à l'égard d'une classe d'âge, un océan de bon sens critique à l'encontre des jargons en vogue, voilà comment parler du verlan.

Quelques notes discordantes pourtant. Une inquiétude. Les nouvelles « classes dangereuses » qui cerneront nos mégapoles parlent cette langue bizarre : « Passée la Porte de Clignancourt, c'est en verlan qu'on jaspine dans les grandes cités de la zone »². Les fantasmes se déploient autour de la « violence sociale » : les nouveaux hérauts de la semi-délinquance, Renaud, Tramber et Jano, Margerin, parlent verlan...

1. « Le jeune tel qu'on le parle », *Nouvel Observateur*, 4 décembre 1982 et « L'humeur d'André Pautard », *L'Express*, 12 mai 1982.

2. *Actuel*, 37, novembre 1982.

Universitaires, nous enseignons dans la banlieue Nord de Paris, et notre centre mène des recherches de terrain qui touchent au secteur social, aux liens qu'établit l'école avec son environnement, à la quotidienneté de l'habitat péri-urbain. Chaque jour, nous côtoyons des locuteurs de verlan, ou des professionnels qui travaillent avec eux. Nous ne pouvions nous contenter de reléguer ce parler social hors des eaux linguistiques, vers les divers et les bizarres d'une chronique des mots pittoresques. Son extension, la gamme de ses emplois excluent cette minimisation. Nous ne pouvions pas davantage le réduire à un fait de langage connu, repéré, cerné par les philologues, trop banal pour susciter encore la moindre étude. Une tradition d'étude des argots, autrefois féconde en France, s'est retirée aujourd'hui aux confins de la linguistique³. Quelle que soit sa richesse, elle rend mal compte des observations auxquelles nous sommes amenés quotidiennement. Que désigne donc le terme de verlan ? Il nous a semblé intéressant d'aborder l'étude de ce phénomène, dans la perspective ultérieure d'une ethnographie de la communication.

Les pages qui suivent s'appuient sur des données issues de plusieurs terrains de recherche, tous situés dans la banlieue Nord de Paris. Ce sont Montreuil et La Courneuve dans la Seine-Saint-Denis, Goussainville et Soisy-sous-Montmorency dans le Val d'Oise. Les enregistrements ont été effectués à l'intérieur d'écoles, aussi bien qu'à l'extérieur, dans le cadre de grands ensembles. Des jeunes sont interrogés ou discutent entre eux, en présence d'un enquêteur. Nous ne cherchions pas à obtenir le langage le plus spontané ; nous voulions simplement mener des entretiens, individuels ou de groupe, sur un thème précis : « Que savez-vous du verlan ? ». Des étudiants, originaires de la banlieue Nord et exercés à ce genre d'approche, conduisaient les dialogues. Une population d'environ quatre-vingt locuteurs de verlan a été touchée en quelques mois, de mars à juin 1983⁴.

3. A partir de la fin du 19^e siècle, les études historico-philologiques — articulées avec une sociologie « sauvage » du phénomène — se multiplient : A. Vitu, M. Schwob, F. Michel, L. Sainéan, A. Niceforo et, par la suite, M. Cohen, A. Dauzat, G. Esnault, E. Chautard. Plus récemment, P. Guiraud perpétuera cette tradition. Parallèlement, les glossaires, vocabulaires et autres dictionnaires d'argot — ou assimilés — abondent. De la liste établie par le greffier du « procès des Coquillards » (1445) à la *Méthode à Mimile* en passant par le fameux vocabulaire argotique de Vidoq (1837), le *Dictionnaire du français non conventionnel* de J. Cellard et A. Rey, ou du *Français argotique et populaire* de F. Caradec, l'énumération en serait longue.

4. Nous remercions nos informateurs d'avoir bien voulu renseigner « ceux qui sont étudiants en langues ». Nous remercions aussi Camel Ben Zaoui, Annie Cohen-Solal, Anne Coppel, Claudine Dannequin, Lucile Duro-Courdesses, Jimmy Kiavué, Nicole Le Guennec, Claude Marragou, Jacky Simonin, et tout spécialement Brigitte Aupy et Christine Turpin. Sans leur aide, ce travail, auquel ils sont associés, n'aurait pas été possible.

Cette étude prend place dans un cadre d'investigation plus large. Le Centre d'ingénierie sociale développe en ce moment des recherches sur les modes de communication dans les grands ensembles (évaluation d'opérations conduites par la Commission nationale pour le développement social des quartiers dégradés, dite «commission Dubedout»), et sur le fonctionnement des zones d'éducation prioritaires (étude réalisée pour le ministère de l'Education nationale). Son cadre théorique est celui de l'ethnographie urbaine. Notre approche du verlan utilise donc, outre des enregistrements, le produit d'enquêtes qualitatives : observations directes et assistées, fiches, étude des traces, etc.

VERLAN ET ARGOT D'ÉCOLE

Le verlan est depuis longtemps repéré et décrit par les linguistes. L'emploi d'un tel procédé est caractéristique des «jeux argotiques» pratiqués à l'intérieur des groupes d'enfants et d'adolescents, nous dit Marcel Cohen⁵. L'inversion des syllabes n'est qu'une de ses formes de codage (la suffixation ou l'infixation systématique, l'insertion de syllabes postiches en sont d'autres). Mais, au-delà des variations, le principe demeure d'une déformation lexicale uniforme, et presque exclusivement orale. Ces «langages spéciaux de la fin d'enfance» ne sont pas propres aux sociétés occidentales. Dans une «Note sur l'argot» de 1919, M. Cohen met ainsi en parallèle les «jeunes français de milieux instruits» et les petits bergers d'Abyssinie, qui parlent amharique et ont recours à un codage du type «pazatézé = pâté»⁶.

Dans les sociétés contemporaines, l'argot des enfants se parle le plus souvent à l'école. Il en tire son origine. La «constitution temporaire de sociétés fragmentaires d'individus» favorise les argots. L'école produit les siens, et le parler de Normale sup. ou le zéral de

5. M. Cohen, *Pour une sociologie du langage*, Paris, Albin Michel, 1956, réédité sous le titre : *Matériaux pour une sociologie du langage*, Paris, Maspero, 1971, tome 1, p. 90.

6. M. Cohen, «Note sur l'argot», *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 21 (67), 1919, version remaniée légèrement dans : *Lingue Estere*, avril-mai 1950, reprise sans les notes et la présentation de A. Menarini, in *Cinquante années de recherches, linguistiques, ethnographiques, sociologiques, critiques et pédagogiques*, Paris, Klincksieck, 1955, p. 133-139.

Polytechnique en sont les figures extrêmes. Mais leur vie est éphémère. Le polytechnicien hors de l'École reprend le langage de tous les jours. Chaque génération de potache ré-invente son argot, et, si le principe demeure, une perpétuelle mutation de ses formes suit la fluctuation des modes scolaires.

Cette innocente gymnastique linguistique concentre l'intérêt des médias. Lors d'une séquence télévisée diffusée par *Antenne 2*, le 18 mai 1983, deux adolescents, au «look» bon chic bon genre loubardisé avec soin, discutent et zonent dans les rues. Leur emploi du verlan, purement mécanique («On va lui lévo sa cannebé») culmine dans la récitation d'un poème: «C'est nialgé... ça pelsa la iancéfi du botiésa... 'ienv que je t'aime ma douce méai...», etc. Ils appliquent un mode d'emploi que donne la presse; parler verlan c'est facile: «Vous inversez les syllabes, et pourri devient ripou, femme, meuf et mec, keum»⁷.

Les linguistes qui ont décrit l'argot d'école lui attribuent généralement quatre fonctions.

La *fonction ludique* est fondamentale. Dans une série de notes qui traitent du verlan avec pertinence, Françoise Kerleroux insiste sur cette jouissance du verbe: «Les mots cul-par-dessus-tête, c'est simple et drôle». Plaisir de l'étrangeté des mots qui ne sont pas appris des parents, transgression des «beaux gros mots», joie d'une combinatoire à explorer, de la manipulation d'emblèmes sans fonctions référentielles⁸.

Au-delà du jeu, le rituel social: le codage formel revêt alors une *fonction initiatique*. C'est la tentation, pour les petits, d'imiter la langue des grands et d'expérimenter le pouvoir qu'elle confère. C'est l'affirmation, par les grands, de leur supériorité sur les petits. On peut y voir l'écho de langues rituelles aujourd'hui presque éteintes, une sourde survivance (parmi d'autres pratiques, comme le bizuthage) d'antiques cérémonies de fin d'enfance.

Langage codé, l'argot d'école présente une *fonction cryptique*, corollaire de toute initiation. Mais, sur l'aspect «secret» de ce langage, les linguistes émettent de sérieuses réserves. Le monde des écoliers est bien peu autonome et, par conséquent, l'«instinct de défense» contre le maître ou les parents ne saurait être que faible⁹. Vitale, peut-être, pour des communautés délinquantes, l'indéchiffrabilité langagière n'est pas essentielle pour les

7. *Actuel*, 37, novembre 1982.

8. F. Kerleroux, «Notes sur l'acquisition de la langue maternelle ou: elles parlent un peu, beaucoup, passionnément», *Etudes de linguistique appliquée*, 46, nouvelle série, avril-juin 1982, p. 90-97.

9. M. Cohen, «Note sur l'argot», art. cité, p. 135.

collégiens. Leurs déformations lexicales uniformes ne restent d'ailleurs pas longtemps mystérieuses à l'auditeur adulte attentif.

Enfin, une dernière fonction n'intervient qu'à titre précaire. Tout argot exprime, en effet, dit Denise François, «une volonté de connivence, de solidarité, voire de défiance»¹⁰. Il joue, selon Pierre Guiraud, le rôle d'un «*signum social*», par lequel le locuteur «affirme, voire affiche ou revendique son appartenance à un groupe»¹¹. Certes, on discute du caractère de cette intentionalité, et Marcel Cohen rejette ces «explications finalistes», pensant que tout groupe, «petite société dans la grande», tend à se distinguer «parce qu'il est groupe»¹². Mais quels qu'en soit les fondements, cette *fonction distinctive*, dans le cas de l'argot d'école, est bien fragile. A l'image des fugaces sociétés d'enfants que réunit l'institution.

Mais ce qui est classiquement décrit par les linguistes comme «argot d'école» ne rend pas exactement compte des données recueillies sur le terrain. A chaque instant, elles débordent et dévient le cadre de description traditionnel.

LE VERLAN COMME PROCÉDÉ FORMEL

Au-delà des «argots scolaires», les langages cryptiques à déformation totale du signifiant s'inscrivent dans une tradition fort ancienne. Chez les gueux et les mendiants, de tels procédés sont depuis longtemps attestés. Vidocq, en 1837, mentionne «Linspré» (le Prince) ou «Lorcefé» (la prison de La Force) en exemple. En 1881, Lorédan Larchey cite «nibergue», de bernique¹³. Largonji (jargon), loucherbem (boucher, dans l'argot des bouchers de la Villette) ou javanais, ces procédés, dont le terme générique livre souvent la clé, transforment instantanément n'importe quelle unité lexicale et «multiplient le Littré par

10. D. François, «Les argots», in A. Martinet (éd.), *Le langage*, Paris, Gallimard, 1968, p. 623.

11. P. Guiraud, *L'argot*, Paris, PUF, 1956, 5^e éd., p. 97.

12. M. Cohen, 1919, «Note sur l'argot», art. cité.

13. L. Larchey, *Dictionnaire historique d'argot, et des excentricités du langage*, Paris, Dentu, 1881, réédition : Paris, J.-C. Godefroy, 1982, p. 17.

deux»¹⁴. Certains, comme le *Dun*, peuvent d'ailleurs être fort complexes : on ajoute *dun* au mot prononcé en troquant l'*n* de *dun* contre la première lettre du mot si c'est une consonne et en l'ajoutant si c'est une voyelle ... On termine en redoublant après *du* la première syllabe. Ainsi, pour dire "on ne voit pas", ils disent "nonduon ne due noitduvoit nadupas"»¹⁵.

Certes, le verlan est un jeu, ne serait-ce que par l'âge de ses locuteurs. On joue sur le systématisme du procédé de codage. Un exemple, parmi bien d'autres : une fille de douze ans, originaire d'Afrique noire et résidant à Goussainville, anime l'entretien et interroge ses camarades. Elle va de ce fait recourir au verlan comme procédé constant :

A : zyva. t'en néco des oms? (vas-y. Tu en connais des mots?)¹⁶.

Et l'entretien de se poursuivre par une suite de verlanisations ludiques. Les enfants disent «cigarettes» de quinze façons différentes (*garetsi*, *retsiga*, etc.). Ils passent en revue tous les accessoires du magnétophone (un *manwalk Nyso*) et les soumettent à la moulinette verlanique.

Dans certains cas, le jeu est évalué, apprécié, commenté. On joue sur les prénoms : «Francis» devient «six francs», par contagion, «Français» se mue en «sept francs». «Joachim» passe à *Kimjoa* et *Kimoaj*, pour donner enfin «Kim Wilde» nom d'une artiste de variétés anglo-saxonne. Le surcodage est sans fin pour ceux qui savent couramment *lepar lervan* («parler verlan»). Ainsi, bonbon s'inverse en *nobnob*, qui fait penser à «bonbec», lequel glisse vers «becbon». Et, fiers de leur *nobnob*, les créateurs de commenter :

14. G. Esnault, cité par M. Cohen, «Note sur l'argot», art. cité, p. 138 : «M. Esnault m'en a écrit avec mépris : "C'est un argot économique, cela multiplie Littré par deux, à peu de frais d'imagination"».

15. L. Larchey, *op. cit.*, p. 148.

16. Nous avons pris le parti, tout comme F. Kerleroux qui fait remarquer que «le verlan dispose d'une écriture» (F. Kerleroux, art. cité, p. 96), d'utiliser l'orthographe — d'ailleurs largement reprise par les médias — qu'en donnent ses locuteurs habituels et nous sommes conscients de l'arbitraire de ce choix. Par commodité, nous calligraphierons systématiquement en italiques le vocabulaire argotique employé par nos informateurs et cité dans le cours du texte. Nous renvoyons le lecteur au «glossaire» enrichi d'une transcription phonétique qui figure en annexe.

- A : ça c'est le vrai verlan carrément/là c'est vraiment le verlan/c'est vrai
 B : c'est le verlan profond (rires)/recherché (rires)/bien approfondi et tout
 C : c'est une grande caverne
 A : c'est étudié en profondeur, etc.

Mais le jeu n'est pas tout : le verlan est plus que le verlan. Ses locuteurs n'ont pas à leur disposition la simple capacité d'exercer leur virtuosité langagière, comme les protagonistes de l'émission d'*Antenne 2*. Performance télévisée d'ailleurs sévèrement jugée par les praticiens ordinaires du verlan : « C'est de l'argot de bourge », disent-ils. Et d'ajouter parfois : « Le verlan c'est fini, tout le monde le comprend, même les profs ». Jugement modulé par la suite : le verlan renaît sans cesse de ses cendres, « ils ont lancé d'autres mots, maintenant... ». Ou encore : « On n'en a plus besoin maintenant, tellement on se comprend ».

En effet, l'habileté de codage ne peut être dissociée d'une batterie d'autres compétences. D'ailleurs, sauf dans les situations de pur ludisme, comme celle que nous avons précédemment décrite, le code ne s'applique jamais à la totalité du parler usuel. La règle, propre aux argots, veut qu'on ne transforme jamais plus de cinquante pour cent des productions verbales.

Certes, le verlan est en partie un jeu ; mais ses règles sont complexes. Tout d'abord, un expert en verlanisation s'en tient rarement à la maîtrise du seul verlan. Il connaît simultanément d'autres langues cryptiques. Le javanais ressuscite çà et là, nous a-t-on rapporté, mais semble moins utilisé que la langue de feu¹⁷. « C'est *iemb* » (fille 13 ans, Goussainville) ; « La langue de feu, c'est facile » (garçon, 12 ans) ; « Très peu de monde le parle par rapport au verlan. Quand tu rentres dedans, c'est pas dur » (fille, 14 ans, La Courneuve), etc. On joue tantôt sur un procédé, et tantôt sur un autre. On les multiplie parfois dans une même phrase. On en change enfin, selon les situations, selon les locuteurs. Mais il ne faut pas s'y tromper. Dans nombre de cas, la fonction cryptique s'affirme clairement. Elle accompagne et relaye la fonction ludique. Le jeu n'est pas toujours innocent.

De surcroît, si l'on s'en tient à ce qui est désigné comme « verlan », on découvre qu'une verlanisation adéquate requiert des techniques qui dépassent le simple codage. Une sorte de poésie du verlan pourrait même être dégagée. Par exemple, on ne transforme que rarement les mots en trois syllabes : on les réduit à des dissyllabes. Ainsi, « porte-monnaie »

17. En d'autres lieux, on nous proposa aussi le modèle *cifigafaréfette*.

est abrégé en «*portne*», et ensuite verlanisé en «*népor*». «Porte-feuille», argotisé en «*larfeuille*», se mue en «*félar*». On retrouve cette tendance du parler vernalisé à la réduction dans la fréquence des monosyllabes dans le parler verlanisé.

Des régularités phonétiques s'affirment également à l'évidence. Ainsi, les occurrences de [a] interconsonnantiques :

— type C + [a] + C: *keuf, meuf, rep, rem, keus, tep, ren, etc.*

On encore, en dissyllabes :

— type syll. 1 = C (+C) + [a] + syll. 2: *relou, chelou, teshou, drepou, rebeu, tepu, renoi, etc.*

Dans une structure similaire, le même rôle est joué par [e]:

— type: *réti, péta, péfra, félar, etc.*

De même, avec une fréquence qui, au dire de nos informateurs, s'accroît, les attaques en [j]:

— type [j] + V + C: *iench, iemb, ienv, iech, etc.*

L'apparition, moins fréquente mais cependant notable, d'attaques en [w] (*oinj, oim, oit, etc.*) pourrait faire émettre l'hypothèse d'une extension des semi-voyelles sonores en position initiale. Des mécanismes semblables produisent, pour «arabe», à la fois «*rebeu*» et «*beur*», pour «noir», «*renoi*» et «*ren*», pour «pute», «*tepu*» et «*tep*», etc.

Celui qui se contenterait de jouer sur les simples «procédés de transformation lexicale uniforme» décrits par la tradition serait donc un piètre verlaniste. Le verlan n'est pas le produit d'un mécanisme unique, mais de structures variées. Nos informateurs en sont tout à fait conscients: «Il y a une musique», il faut que «ça sonne bien», que «ça reste dans le crâne».

Au strict mécanisme de verlanisation, s'associent régulièrement d'autres phénomènes. Bien qu'ils ne contiennent pas d'éléments strictement verlan, nos informateurs ont tendance à les désigner de ce terme générique.

Tel est le cas des procédés de suffixation. Nos données font apparaître un emploi généralisé du suffixe -os. Comme instrument de dérivation adjectivale: «*Craindre*», employé

intransitivement («sur les bords et au milieu, je crains un petit peu», chante Renaud), donne *craignos*, de même que «il me gonfle» produit *gonflos*. On trouve sur le même modèle : *duros*, *secos* et bien d'autres. Le même suffixe est requis pour former des substantifs, comme le *matos*, un *kekos*, etc. On retrouve là ce que G. Esnault désigne par le terme de «libre suffixation» et attribue aux argots dans leur généralité. Selon les lieux et les époques, c'est l'ajout de -ar (épicemar), de -ont (cabermont), de -o (tringlo), de -oc (vioque, demi-stroc) ou d'autres encore.

Troncation, suffixation libre : ce sont là des procédés communs à tous les argots. On peut y ajouter la métaphorisation, qui affecte les objets de la vie quotidienne : une meule, ou une gratte. Ou qui reprend encore un vieux fonds argotique : un rade, une galère. De fait, ce qui est dénommé «verlan» rejoint par de multiples aspects l'argot traditionnel : «Nous sommes des voyous», disent certains de nos informateurs qui reprennent des termes qu'on n'aurait pas désavoués sur les fortifs, comme un *rade pérave*. On voit renaître des mots que le passé avait engloutis. Comme *blaireau* («niais», selon Loredan Larchey) amplifié par *Libération* et par *Carbone 14*, qui court à nouveau les banlieues. «L'argot se rajeunit plus qu'il n'invente», affirme L. Larchey. «Il se décompose et se recompose sans cesse», ajoute C. Moreau¹⁸. Il en est de même pour la variété de langage qui intègre le mécanisme verlanique. Les dialectes, qui s'affirment aujourd'hui dans les grands ensembles de la périphérie parisienne, relèvent de la temporalité propre aux argots, qui unit labilité et pérennité. Certains vocables fragiles n'ont qu'une existence conjoncturelle, d'autres se maintiennent, et viennent enrichir une sorte de thesaurus argotique. D'autres encore resurgissent ou s'enrichissent de nouvelles références.

Enfin, on ne saurait s'en tenir à des règles simplement lexicales, comme celles que nous venons de mentionner. Les locuteurs de verlan associent à ces procédures lexicales une prosodie spécifique, voire une kinésique et une proxémique. Des modifications morpho-syntaxiques viennent s'ajouter à une syntaxe populaire. Des pronoms personnels, par exemple, sont fréquemment verlanisés : *oim*, *oit*. Ils s'intègrent à des syntagmes qui tendent à se figer : *chelaioim*, *secaoit*, prononcés d'une seule émission de voix. Mais ils viennent également se postposer, redondant, à des structures du type *mon zonblou oim*, *mon 7ka oim* ou même *viens me chercher oim*. Des éléments de verlanisation sont aussi régulièrement

18. L. Larchey, *op. cit.*, p. 31.

associés à des formes négatives-exclamatives : « La meuf que c'est pas ! » (dithyrambique). Ou encore a des locutions du type « avoir la + substantif » : « J'ai la tehon », comme « j'ai la haine » ou « j'ai les boules ».

Par ces derniers éléments de description, nous débordons largement du sens initial que nous donnions au terme de verlan. Du jeu formel avec les mots, nous avons glissé vers une réalité autre : celle d'un mode de communication établi par des jeunes qui vivent dans les zones précarisées des grands ensembles urbains.

LE VERLAN COMME SUBVERSION ET COMME AFFIRMATION

Dos Santos vient de se faire renvoyer de l'école. Personne n'est surpris du départ de ce verlanisateur émérite. En effet, les locuteurs les plus compétents en verlan sont souvent les élèves les plus « terribles », même si pratiquement tous les enfants que nous avons interrogés connaissent quelques mots de verlan. Pour les plus petits, auprès de qui le verlan joue davantage sa fonction de jargon d'école, les « grands » sont leurs vrais maîtres. Mais si l'on précise la question : « Qui parle le mieux verlan ? », la réponse ne varie pas. Ce sont les plus déviants par rapport aux règles sociales en général, aux normes scolaires en particulier.

Ce « verlan » dont il est alors fait état n'est qu'une variété de français, que la littérature linguistique désigne comme « argotique ». Rejoignant les usages de l'argot, il possède des champs d'emploi spécifiques. Tout un univers social se construit ainsi : on y rencontre des hommes, des vrais et des faux, des femmes en grand nombre, des policiers et des juges. Les auteurs qui traitent de l'argot notent la récurrence de « passions » fortes : l'enthousiasme, le désir ou la haine. Par ses profusions et par ses manques, par la répartition inégale de ses vocables, l'argot fait parade d'un style de vie, décrit un mode de présence au monde, « affirme mieux que la statistique la présence de certains vices », conclut sentencieusement Loredan Larchey.

On retrouve aujourd'hui dans le verlan le vocabulaire « de la fuite, de la violence, de la complicité », disait un de nos informateurs (25 ans, La Courneuve). Autrefois, lorsque les crimes de sang étaient fréquents, on démolissait, on refroidissait, on faisait suer, on connaît,

on terrait, on expédiait... Ensuite, on se la brisait, on se poussait en l'air, on se déguisait en cerf, on se crampait ou on se la coulait. Aujourd'hui, c'est le temps de la petite délinquance. Dans le métro, le *népor* est toujours celui d'une femme, le *félar* d'un homme. On va *réti*, *kébra*, *péta*, et tous ces termes ne se recouvrent pas. Il n'est pas étonnant non plus que le vocabulaire de la toxicomanie se prête particulièrement bien à la verlanisation: *oinj*, *drepou*, *toshi* ou *tosh*, *tarpé*, *être en keum* (faux ami, à ne pas confondre avec *keum* = *mec*). Témoin ce dialogue, mi-sérieux, mi-provocateur, saisi dans le cadre scolaire¹⁹.

A: (...) qu'on pourra méfu un oinj.

A + B: (rires assourdis).

A: il a pas ()

B: t'as du shit () là

A: (rire assourdi)

(désignant le magnétophone)

oui mais ferme ta leug là /// bon mais ferme ta leug là

Les relations sexuelles font, dans la même mouvance, partie des champs d'élection du verlan: *téssou*, *réti*, *kèn* ou même *celpu*. Comme dans beaucoup d'argots, la phallocratie s'affiche:

A: j'habite à la cité ampère

B: ah: il se passe plein de trucs là-bas

A: tu m'étonnes

C: et y t'on pas séca encore // t'es celpu (rire) // non mais là-bas elles sont tenus tous e: / () pas pucelles là-bas / c'est vrai elles sont tous caissées là-bas

B: là-bas c'est des pfff / y sortent avec une meuf là e: Bertrand y se la kèn la pauvre

Le champ des objets quotidiens pose un problème plus complexe. Certes, on voit apparaître des objets verlanisés: le *zonblou* ou, chez les lycéens, le *losty*. Il semble pourtant que le monde des objets donne lieu, dans les grands ensembles, à une appropriation linguistique particulière: on a les *santiags*, les *tiags*, les *tiagos*, la *meule*, et à sa disposition

19. Au «premier plan», sur la bande magnétique, se poursuit un autre dialogue entre d'autres locuteurs que, par commodité, nous n'avons pas retranscrit ici.

toutes les marques de meules. A quoi bon un langage qui surcoderait ce qui est déjà codé? De même pour la musique. On peut parler de *setca* ou *zikmu*, mais l'essentiel ne saurait être crypté: ni le reggae, ni le dub, ni le hard, ni le funky.

Il n'est pas indifférent qu'un des champs d'emploi privilégié du verlan soit celui des relations raciales. Très souvent attestés et fort répandus, des termes comme *feuj*, *reun* ou *renoi*, *rebeu* qui est à l'origine de *beur*, selon A. Zehraoui²⁰, pourraient exprimer dans leur codification une nouvelle définition des identités sociales, quotidienneté de certains jeunes des banlieues. Une radio parisienne qui se définit comme la voix de la «deuxième génération immigrée», *Radio Beur*, en a d'ailleurs, non sans humour, fait son emblème.

Les verlanisateurs de banlieue font des transferts de champs la source d'inépuisables plaisanteries. On rigole des «*tefri* du Macdo» (les frites du MacDonald), mais ce n'est que de dérision. Le verlan retrouve massivement, dans ces jeux sur les normes d'emploi, une fonction ludique qu'il n'abandonne jamais complètement. Tout pourrait sans doute être verlanisé, mais verlaniser à bon escient implique que l'on fasse la distinction entre verlan probable et verlan de rue, entre verlan ludique et verlan «sérieux». Celui qui croit parler verlan et emploie *tefri* sans rire s'expose à tous les sarcasmes.

Autre pratique traditionnelle des parlers argotiques, le recours à l'emprunt linguistique. Ainsi, ces explications fournies à une enquêtrice par deux Montreuillois de quinze ans:

A: c'est un mot en : : en beur e:

B: non c'est pas vraiment du beur / mazar c- c'est un mot: beur mais on peut le dire en français

A: ouais mais parce qu'il disait ma-mazar / mazar et puis zarma c'est: c-

B: mazar c'est le verlan de mazar / e: de zarma

A: () chelou ça veut dire

B: relou

Des termes arabes reçoivent désormais une nationalité «banlieue». Les agents de police deviennent des *felfels*. Mais on peut traduire encore et dire: «les piments». A Soisy, Goussainville ou Montreuil, on emploie fréquemment une interjection portugaise: *carail* («ça veut dire tous les gros mots», «c'est quand tu réussis un mauvais coup et que tu es

20. A. Zehraoui, «Enfants de Maghrébins au carrefours des cultures», *POUR*, 86, novembre-décembre 1982, p. 93.

content»). A Montreuil, la présence linguistique du manouche est constante. On s'en était déjà aperçu il y a quelques années. A «La Main Bleue», discothèque à la mode, stylistes et publicitaires ornaient leur langage de *bouillave*, *natchave* et autres *bedave*²¹. Verbes retrouvés dans les écoles de Montreuil, en compagnie d'autres: *tchourâve* (et non chourave), *criave*, *crissave*, *courave*, *marave*, *facave*, *kérave*, *pillave*, *rodave* ou *tétave*, d'emploi récent, qui signifie *bédave* un *pétard*. D'autres termes encore: un *gadjo*, une *gadji*, un *câlo*, une *câli*, un *narvalo*, une *narvali*, un *pélo*, une *minch* (ce substantif donnant lieu à des plaisanteries hermétiques aux enseignants: «le méridien de Greenminch»); des expressions, telles que «*c'est vinch!*» et «*c'est micheto!*». Là aussi, la compétence impose de connaître les champs spécifiques d'emploi: on dit «les *chmitts*», «un *pouchka*».

A: eh tu sais ce que c'est un pouchka / eh tu sais ce que c'est / un pouchka

B: () un pistolet

C: un fusil

D: c'est un pistolet un pouchka

A: un flingue

D: c'est un (chnapp) / e:

A: un flingue.

E: quoi?

On rejoint ici une tendance fort ancienne, croisement d'une délinquance française et d'une délinquance manouche. Dont témoignait l'adoption par les uns, dans leur lexique argotique, de termes issus de la langue des autres: *dab*, *daron*, *daronne*, par exemple.

La coexistence de cette multiplicité de formes linguistiques engendre, parfois, certaines confusions. Quand l'enquêtrice interroge les «meilleurs» élèves:

A: qui parle le mieux gitan dans la classe?

B: ah // c'est les Algériens / comme Dos Santos (Montreuil, fille de 12 ans)

21. *Libération*, 4 août 1983.

IL Y A VERLAN ET VERLAN...

Tout au long de cette discussion sur le verlan, nous avons tenté d'isoler différentes acceptions de ce terme. En plus d'une procédure technique, il désigne, en effet, trois phénomènes sociologiques distincts.

Certes, par son codage ludique, le verlan renvoie au succès renouvelé d'un argot d'école. Pour ce verlan de classes moyennes, qui mime parfois la délinquance, le jeu est premier.

Mais un autre fait social se juxtapose à ce jargon d'école, et le brouille. «Les universitaires parlent comme des zonards ... Soyons tous des lexicographes, si nous voulons dîner en ville», conseille un journaliste gavé de verlan chébran²². L'exemple déjà évoqué du manouche montreuillois et de l'intelligentsia parisienne ne saurait surprendre, envisagé dans la continuité d'une tradition historique que cite Denise François: celle des groupes aisés et restreints qui, de Catherine de Médicis à Louis XV, «affectaient une indépendance de langage» et «puaient largement dans l'argot²³». La langue argotique n'est plus seulement celle des tavernes et des mauvais lieux, elle est aussi celle des théâtres. «Encore quelques pas, et l'entrée des salons lui sera permise...», s'indignait déjà Vidocq. Plus tard, Hugo et Zola donneront à la déviance linguistique ses lettres de noblesse. On retrouve là, indissociables, des éléments d'une évolution langagière, des emplois littéraires et des phénomènes de renversement d'échelles de valeur propres aux snobismes²⁴.

Mais le terme de verlan désigne aussi — c'est son troisième sens — une variété de langage émergente dans les banlieues de grandes villes: l'argot des rues au sein de zones urbaines précarisées par la crise. Nos informateurs, lorsqu'ils parlent de verlan, ne se réfèrent pas simplement au codage technique; ils baptisent ainsi l'argot qu'emploient entre eux les jeunes des banlieues. Le processus n'est pas neuf: lorsqu'un argot atteint un certain stade de développement, il est désigné et il s'auto-désigne. On le nomme: Jobelin, Blèche... Dans la banlieue Nord de Paris, l'ambiguïté est constante. Parfois le verlan, c'est le procédé technique. On peut déclarer alors: «Le verlan, c'est fini». Mais on peut se référer à l'argot

22. «Jaspiner le fransquillon sans chtourbe», *Nouvel Observateur*, 30 octobre 1982.

23. D. François, art. cité, p. 644.

24. Voir à ce sujet F. Caradec, *Dictionnaire du français argotique et populaire*, Paris, Larousse, 1977, p. 15; ainsi que les travaux de J.-C. Passeron.

vivant qui emploie ce procédé. Et toute la chaîne se dévide, jusqu'aux emprunts gitans et aux verlanisations arabes.

Cette variété de langage argotique ne rencontre pas les fonctions traditionnellement imparties au jargon d'école, que nous avons énumérées dans les pages qui précèdent. Chacune d'entre elles, si nous reprenons cette grille d'analyse, se conserve et se transforme. La fonction ludique se perpétue, mais prend des colorations nouvelles. Des jeux linguistiques apparaissent dans les banlieues, plus proches de la culture de rue que d'une simple parodie des pratiques scolaires: des chansons plus ou moins décentes, comme Balli-Ballo, que chacun réaménage à son gré, rivalisant auprès des autres. Des injures compliquées, issues des civilisations méditerranéennes, mettent en cause le père, la mère et toute la famille, et donnent lieu à des joutes sans fin. De même, la fonction initiatique se transmue: certes, il faut toujours acquérir le statut de «grand», mais on doit tout aussi bien faire l'apprentissage d'une culture de rue, celle des coursives, des halls de HLM et des dalles en béton. La fonction cryptique acquiert par là-même un contenu que l'école ne lui donnait pas. Bien évidemment, les pratiques semi-délinquantes ne sont le fait que d'une très petite partie des adolescents de banlieue. Il faut sans cesse le réaffirmer. Mais la proximité, réelle ou supposée, constatée ou fantasmée, de la déviance colore le langage de ceux que cette déviance fascine, ou tout simplement intéresse. Enfin, la fonction identitaire se renforce. La juxtaposition des migrations, la communauté de situation entre Français et étrangers, dans l'exclusion comme dans la révolte, tout cela concourt à une recherche d'identité que marque le langage. Outil de subversion linguistique, qui représente la violence plutôt qu'elle ne la crée, le verlan est aussi l'instrument d'une quête d'identité.

Il nous resterait à suggérer en quelques mots une explication à cet actuel déploiement d'un langage de rue.

Tout parler de groupe s'affirme dans le cadre d'un ensemble de contraintes sociales. Les paramètres qui semblent pertinents, dans le cas du verlan, sont l'âge, le statut social, le lieu de résidence, et, dans une moindre mesure, le sexe et l'ethnicité. Ils délimitent une population prise dans un procès de marginalisation amorcé dans la deuxième moitié des années soixante-dix.

Les jeunes qui parlent verlan ne sont pas, à strictement parler, ceux décrits comme «immigrés de la seconde génération». Certes, les adolescents d'origine étrangère sont souvent majoritaires au sein des grands ensembles de la banlieue Nord. Mais leur identité n'est pas

déterminée par leurs racines. Il ne se rattachent pas à une communauté de référence dont ils partageraient intégralement les goûts et les valeurs, dont ils revendiqueraient la loyauté à la langue. C'est une double exclusion qu'ils subissent, de la France aussi bien que de l'ethnie originelle. Une telle situation peut s'interpréter à la lumière d'un concept comme celui de « nouvelle ethnicité »²⁵ : la fréquentation quotidienne des grands appareils bureaucratiques, comme l'école, et l'exposition aux médias, les contacts quotidiens avec d'autres ethnies, produisent une identité nouvelle. Tout naturellement, leur culture est plus proche de celle des jeunes français qu'ils côtoient chaque jour que de celle de leurs parents.

Plusieurs facteurs amplifient aujourd'hui cette exclusion, cet isolement social des jeunes de banlieue :

- le rétrécissement du marché du travail, qui s'inscrit, pour le territoire qui nous concerne, sur un fond de désindustrialisation ;

- la crise des instances d'inculcation éducative, qui n'ont pas encore réinventé des modalités de fonctionnement adaptées à la période ; les stages jeunes, et les zones d'éducation prioritaires s'y efforcent ;

- les dérives territoriales, par cumuls de problèmes divers : ce sont les actuels « quartiers dégradés » ;

- l'affirmation d'un marché et d'une culture jeune « déviante », comme certains éléments de la « culture rock ».

C'est dans la manifestation d'une intentionalité sociale, certes étroitement contrainte et délimitée, qu'il nous faut chercher la signification du verlan. On peut mettre l'accent sur les stratégies langagières de défense et d'agression ; en ce sens, les procédures du verlan agissent comme des mécanismes de subversion linguistique et de construction de normes déviantes. Mais peut-être est-il possible d'en déchiffrer la positivité : une affirmation de groupe et, au-delà, une tentative d'élaboration identitaire. Langage de clôture, certes, mais aussi instrument de reconnaissance.

Ces mécanismes pèsent sur les structures d'interaction quotidienne, dotées de fonctionnement qui leur sont propres. Celles de l'école, bien sûr. Mais l'école n'est pas le lieu où l'on verlanise le plus.

25. Voir *Discourse strategies*, par J.J. Gumperz, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, 226 p. et *Language and social identity*, articles rassemblés par J.J. Gumperz, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, 272 p.

A: où parlez-vous le plus verlan ?

B: il faut qu'on soit beaucoup / il faut venir en pleine conversation /ça y va sec dans les cités

C: on le parle entre nous / sur la vie de ma mère on le parle bien

Résumé de l'article / Abstract

LE VERLAN: ARGOT D'ÉCOLE OU LANGUE DES KEUMS ?

Que recouvre le terme de *verlan*, popularisé par les médias ? Il a au moins quatre acceptions distinctes. Après les avoir définies et examinées, l'article amorce la description sociolinguistique d'un phénomène sociologique nouveau connu sous cette appellation: l'émergence d'un type particulier d'argot de rue parlé par les jeunes dans les grands ensembles de la banlieue parisienne.

VERLAN: SCHOOL SLANG OR KEUMS' LANGUAGE ?

What is the real meaning of the word verlan (syllabic inversion of l'envers) which has been popularized by the mass media? The authors define and examine four distinct senses. They subsequently undertake a sociolinguistic description of a new social phenomenon: the emergence of a peculiar kind of street slang, spoken especially by young people in housing estates in the suburbs of Paris.

GLOSSAIRE

- béton* (v.) [betɔ̃]: (dans: «*laisse béton*» = laisse tomber)
- keur* (n. et adj.) [bœR]: arabe (v. *rebeu*)
- blaireau* (n. m.) [bleRo]: terme péjoratif désignant une personne
- celpu* (n. et adj.) [sɛlpy]: pucelle (v. *séca*)
- chelou* (n. et adj.) [Salu]: louche
- craignos* (n. et adj.) [kRenos]: (de: craindre) non fréquentable
- dombi* (n. et adj.) [dɔ̃bi]: bidon
- drepu* (n.) [dRapu]: poudre (héroïne)
- félar* (n.) [felaR]: larfeuille
- feuj* (n. et adj.) [fœz]: juif
- glonflos* (n. et adj.) [gɔ̃flos]: (de: gonfler) énervant
- iech* (v.) [jeʃ]: chier
- iemb* (adv.) [jêb]: bien
- iench* (n. m.) [jêʃ]: chien (animal)
- ienv* (forme verb.) [jêv]: viens
- kébra* (v.) [kebRa]: braquer (attaquer / voler à main armée)
- kékos* (n. m.) [kekos]: terme péjoratif désignant une personne
- keuf* (n.) [kœf]: flic
- keus* (1) (n.) [kœs]: sac
- keus* (2): sac (arg.): dix francs - unité de mesure
- keum* (1) (n.) [kœm]: mec (le pluriel *keumé* attesté aussi, parfois)
- keum* (2) (n.): (dans: «*être en keum*» = être en manque)
- kèn* (v.) [ken]: niquer
- leug* (n.) [lœg]: gueule (ex: «*ta leug!*»)
- matos* (n.) [matos]: matériel
- méfu* (v.) [mɛfy]: fumer
- meuf* (n.) [mœf]: femme
- népor* (n.) [nepɔR]: portné (porte-monnaie)
- oim* (ref. pers.) [wam]: moi (ex.: «*chéla oim*», «*laché oim*»-lache-moi
«*viens m'chercher oim*»-
viens me chercher
«*chez oim*»-chez moi)
- oinj* (n. m.) [wêz]: joint (une cigarette de haschich) (v. *tarpé*)
- oit* (ref. pers.) [wat]: toi
- ouf* (n. et adj.) [uF]: fou
- pécho* (v.) [peʃo]: choper
- péfra* (v.) [pefra]: frapper. (2: pronom. *se péfra*: se battre)
- pérave* (adj.) [peRav]: pourri
- péta* (1) (v.) [peta]: taper (cambrioler)
- péta* (2): (dans: «*péta l'keum stylé*»: frimer)
- rade* (n.) [Rad]: débit de boisson
- rebeu* (n. et adj.) [Rabø]: arabe
- ref* (n.) [Rœf]: frère
- relou* (adj.) [Ralu]: lourd
- renoi* (n.) ou ren [Ranwa] [Rœn]: noir (race)
- rem* (n.) [Rœm]: mère
- rep* (n.) [Rœp]: père

réti (v.) [Rɛti]: tirer (voler à la tire). (2: pronom. se
réti: se tirer - partir)
reus (n.) [Rœs]: sœur
séca (adj.) [sɛKa]: cassée (dépuclée)
séca (1) (v.): (dans: «*tu me les séca*» = tu me les
casses)
séca (2): (dans: «*séca oit*» = casses toi - va-t-en)
setta (n. m.) (ou *7ka*) [sɛtKa]: cassette (magnéto-
phone à cassettes)
tarpe (n. m.) [taRpe]: pétard (cigarette de haschich)
(v. oinj)
tep (ou *tepu*) (n.) [tɛp]: pute
teshou (n. m.) [taʃu]: shoot (injection de drogue ou
quantité de drogue nécessaire à une injection).
tosh (ou *toshi*) (n.) [tɔʃ]: shit (haschich)
tromé (n.) [tRɔme]: métro
zarbi (adj.) [zaRbi]: bizarre
zarma (adj.): mazar (louche)
zikmu (n.) [ziKmy]: musique
zyva (forme verbale lexicalisée) [ziva]: vas-y

Emprunts manouche (Montreuil)

béda (n.) [bɛda]: cigarette
bédave (v.) [bɛdav]: fumer
bouillave (v.) [bujav]: terme désignant les relations

sexuelles
criave (v.) [krijav]: manger
courave (v.) [kuRav]: se battre
courave (n.): bagarre
crissave (v.) [kRisav]: crier
câlo (n.) [ka: lo]: arabe (féminin: *câli*)
daron (n.) [daRɔ]: père (mère: *daronne*)
dab (n.) [dab] ou [da: b]: père
gadjo (n.) [ga: dʒo] ou [gadʒo]: homme non ma-
nouche (*gadji*: femme)
kérave (1) (v.): terme désignant les relations sexuelles
kérave (2): dérober
kérave [kɛRav]: faire (action)
minch (n.) [minʃ] ou [mi: nʃ]: sexe de la femme
micheto (adv.) [miʃto]: bien
nachave (forme verbale) [naʃav] ou [natʃa: v]
narvalo (n.) [naRvalo]: fou (féminin: *narvali*)
pélo (ou *pélott*) (n.) [pelo] ou [pelot]: sexe de
l'homme
pillave (v.) [pijav]: boire
racave (1) (v.): dire
racave (2) [Rakav] ou [Ra: kav]: comprendre
rodave (v.) [Rodav]: voir, regarder
tétave (v.) [tɛtav]: fumer de la drogue
tchourave (v.) [tʃuRav]: dérober
vinch (adj.) [vinʃ] ou [vi: nʃ]